



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 10, n° 3, Mars 2009
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.4929>

La critique est un sport de combat

Marielle Macé

Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris : Éditions du Seuil, coll. « Points-Essais », 2008, 510 p. <1999>, EAN 9782757809983



Pour citer cet article

Marielle Macé, « La critique est un sport de combat », *Acta fabula*, vol. 10, n° 3, Essais critiques, Mars 2009, URL : <https://www.fabula.org/revue/document4929.php>, article mis en ligne le 28 Février 2009, consulté le 14 Novembre 2024, DOI : 10.58282/acta.4929

La critique est un sport de combat

Marielle Macé

Cet article a d'abord paru dans la Revue internationale des idées et des livres (n° 9, janvier-février 2009, <http://revuedeslivres.net/rubriques.php?id=25>). Il est ici reproduit avec l'aimable autorisation de la revue.

Voici la réédition, au format de poche, d'un livre important — important par sa colère autant que par sa démonstration. Paru en 1999, étendant à l'espace mondial la problématique sociologique du champ littéraire, fortement décentrant, implacable et engagé, *La République mondiale des lettres* a fait date en transformant subitement l'échelle des questions littéraires. Le livre se donnait deux objectifs : l'analyse de la structure du monde littéraire contemporain ; le récit d'une histoire structurale des révoltes et des révolutions littéraires. Ces deux projets, qui forment les deux parties du livre, sont indissociables et leur articulation fait la force de l'ensemble : c'est parce que l'univers littéraire est organisé en structure inégale, selon des relations de rivalités et de domination, mais aussi parce que ces relations sont nécessairement – fonctionnellement – voilées, tues, déniées, que la seule façon d'y trouver sa place et d'en mettre l'histoire en branle est disruptive : tout événement, sur la scène littéraire mondiale, sera une révolte, à la fois l'arrachement d'un individu à son destin national, et la redéfinition des règles d'un jeu de domination par ceux qui se situent d'abord en dehors de ce jeu.

Imbrication du politique et du littéraire

Tout commence avec un Du Bellay figurant une sorte de créole de notre Renaissance : Pascale Casanova date en effet la formation de l'espace littéraire international des révoltes linguistiques dirigées contre le latin au XVI^e siècle, au moment où s'inventait la littérature comme enjeu de lutte. L'univers lettré a vite désigné ses propres centres, ses frontières et ses périphéries, qui ne sont pas homogènes à l'espace politique, et qui, par là, ouvrent à la conquête d'autonomie du champ littéraire. On suit l'extension permanente de ce monde depuis sa naissance jusqu'au polycentrisme et aux effets de marchés complexes et contraignants d'aujourd'hui, de Paris à Cuba ou à la Somalie, en passant par l'élargissement décisif imprimé par les théories de Herder, qui au XVIII^e siècle ont fait entrer la culture populaire dans le jeu (la légitimité populaire, nationale ou régionaliste devenant une sorte de « seconde chance » pour les « petites »

littératures). Question de répartitions successives des lieux de production et de consécration de la valeur littéraire – par les écrivains, les lecteurs, les prix, les traducteurs... qui se révèlent avec une grande clarté.

Paris, « ville-littérature », apparaît vite comme la capitale de cette république mondiale des Lettres, et aussi vite se trouve mise en concurrence avec d'autres centres possibles ; lieu de convergence du plus grand prestige et de la plus grande croyance (qui réunit toutes les représentations historiques de la liberté, donc les chances d'autonomisation de la littérature), entretenu dans sa domination par la force des représentations et de l'accumulation des ressources symboliques et concrètes – croire à l'universalité de Paris a en effet été pour bien des artistes étrangers le moteur d'un exil bien réel, où ils sont venus revendiquer et proclamer des nationalismes politiques, tout en inaugurant littératures et arts nationaux. La solidarité de la littérature et de la politique est ici très fortement marquée : la formation de l'Etat moderne dans les nations occidentales et l'émergence de littératures écrites dans de nouvelles langues naissent d'un même principe de définition de soi par « différenciation » d'avec les autres espaces ; les conséquences de ce principe de différenciation sont puissantes, et paradoxales, car elles défont le lien généalogique qui associe une littérature à une patrie : chaque littérature n'est pas l'émanation isolée d'une identité nationale dont elle serait déductible, mais se construit toujours dans une rivalité internationale, en lutte horizontale avec les autres littératures.

La situation des écrivains s'en trouve dédoublée : elle se définit à la fois (et contradictoirement) par la place qu'ils occupent dans leur propre littérature (dans le destin de celle-ci), et par la part qu'ils parviennent à prendre dans la structure mondiale de la production littéraire, en une conquête qui se produit nécessairement contre leur propre littérature, dans un arrachement aux contextes nationaux. Le livre manifeste, de ce point de vue, la stupéfiante permanence des trajectoires de « légitimation » : un écrivain qui veut entrer dans le jeu mondial (c'est-à-dire dans le jeu parisien, et *via* le jeu parisien) doit composer violemment avec ces deux espaces ; violemment car les deux territoires, et, partant, les deux légitimations, sont en conflit, et font de toute biographie d'auteur la réponse difficile à un dilemme structurel. L'écrivain peut donc refuser son héritage national et tenter de le dissoudre pour s'intégrer à un espace dominant : c'est le cas de Michaux, de Cioran ou de Naipaul ; ce fut aussi l'échec de Ramuz avant qu'il n'invente sa « bonne distance », c'est-à-dire une possibilité inédite d'affirmer ses différences. Il peut hériter et se situer dans un rapport filial avec sa propre tradition littéraire, mais doit alors lutter pour transformer et autonomiser son patrimoine afin de l'imposer dans l'espace international, à la manière de Joyce. Il peut encore, à l'inverse, imposer la différence et l'importance de sa littérature nationale – mais fatalement cela se fera

encore sur la scène parisienne, et par une série d'importations et de détournements paradoxaux – comme dans les cas de Yeats, Kafka, ou Kateb Yacine. Comme si le processus mondial d'autonomisation de la littérature exigeait, de la part de tout écrivain issu d'une « petite » littérature, une humiliation en soi-même de l'héritage. Le meilleur de la démonstration, à ce titre, est dans la mise en lumière d'un *continuum* entre espaces dominés, assuré par la dynamique de trajectoires souvent inconfortables ou contradictoires : oppositions, concurrences, retournements des stratégies empêchent le dessin d'une hiérarchie linéaire, et les périphéries se rejoignent souvent, formant des alliances surprenantes face au centre parisien ; l'Espagne des années 50, l'Algérie, l'Amérique latine se retrouvent ainsi autour d'un même désir de recueillir la libération faulknérienne, cette brusque émancipation du roman américain à l'égard de l'histoire européenne du genre... que Sartre lui-même avait jouée contre le roman français.

Qui perd gagne : les enjeux de la lutte

Cette énergie des luttes pour la valeur littéraire pénètre tous les aspects de la littérature, à commencer par sa temporalité ; l'espace littéraire mondial est en effet temporalisé, et ouvre ainsi la structure à une histoire : ancienneté d'un patrimoine, mode d'existence des classiques, retard constitutif de toute domination... le temps des lettres est une coordonnée de leur territoire, il repose sur le volume de capital littéraire accumulé dans les diverses régions de l'espace mondial. Il faudrait repenser ici aux principes restés implicites dans la sociologie du champ de Bourdieu, qui débouche sur une chronologie agonique dont on a rarement perçu qu'elle propose une véritable histoire esthétique : histoire des places à prendre, des œuvres à faire et des vies à vivre, rythme des temps et des contretemps du littéraire, récit des modes de constitution d'un présent où il s'agit pour chaque écrivain, d'arriver à temps ou mieux : de *faire date*¹. Pascale Casanova redéfinit fortement, à son tour, les conditions de possibilité temporelles de la modernité, car la distance au centre se définit elle aussi comme un écart chronologique, en l'occurrence un retard qu'il faut combler, dans un mouvement qui fait que l'on ne prête qu'aux riches : il faut avoir un long passé national pour prendre part à l'évolution littéraire, il faut être ancien pour avoir quelque chance d'être moderne ; tout sera donc question de vitesse – la hâte étant le rythme des révoltés.

La question de la valeur pénètre aussi celle, apparemment tout entière « interne », de la *langue littéraire*. C'est l'une des forces du livre que de repenser les rapports entre les différentes langues littéraires comme un enjeu majeur de lutte : détermination de leurs places respectives, mesure de leur prestige, politisation de leur statut... tout invite à sortir d'une vision euphorique de la traduction comme

¹ Sur tous ces points, je me permets de renvoyer à mon article, « La valeur a goût de temps », Bourdieu historien des possibles littéraires », *Fabula-LHT*, n° 0, 16 juin 2005, URL : <http://www.fabula.org/lht/0/Mace.html>

liberté de circulation des œuvres et des hommes ; l'internationalisation dont il est ici fait état n'est pas seulement un appel d'air, c'est aussi la preuve d'un monde dangereux, contraint et concurrentiel : contrôles à la frontière littéraire, admissions et refoulements. Un chapitre passionnant, d'autant plus convaincant qu'il se rend précisément attentif à la littérature comme fait de langue (et non pas seulement à l'activité créatrice comme fabrique de prestige), est consacré à l'importance de la traduction ; bien plus qu'un acte d'ouverture, celle-ci devient le mot-clé d'une série d'issues incertaines, difficiles, tragiques : adoption de la langue des dominants, auto-traduction (Beckett), œuvre double et autotraduction (Beckett encore, et aujourd'hui Kundera), promotion d'une langue populaire (le yiddish dénié de Kafka), créolisation (celle des Antillais mais aussi des Suisses romands), création d'une langue nouvelle (Beckett toujours)... Tous ces actes sont indissolublement aliénés et libérateurs, car le refus du centre passe fatalement, ici encore, par une reconnaissance de ce centre et un besoin d'être reconnu par lui ; secrétées par des situations de déséquilibre politique apparemment aporétiques, ces « stratégies » linguistiques et stylistiques révèlent que les acteurs ont trouvé à s'arracher à l'aporie, mais que cela n'a pu avoir lieu que dans une tragédie intime, tragédie de la redéfinition des liens entre l'identité et la parole. Je crois, à et égard, que le livre de Pascale Casanova est profondément lié à cette période littéraire en équilibre violent que fut le premier XXe siècle, un siècle de l'exil, des déplacements et des déracinements intimes, mais *pas encore* de la globalisation.

L'histoire de la littérature universelle proposée ici est donc celle des classiques modernes, des grands écrivains révolutionnaires qui sont parvenus, du fait même de leur excentricité ou de leur hérétisme, à subvertir les règles littéraires – la structure reste le moteur de la révolte ; c'est un plaidoyer fort pour la relecture de Kafka (dont l'œuvre, contre Deleuze et Guattari, est replacée dans sa situation profondément historique et politique), Beckett, ou Faulkner. Dans un jeu de qui-perd-gagne, les « dominés » sont rétablis dans leur puissance propre : celle de la *lucidité*, c'est-à-dire d'une compréhension des règles de domination qui a une véritable force de dévoilement et, partant, une capacité à déplacer les règles du jeu ; ces ex-dominés se trouvent par là même propulsés dans une conscience vive du contemporain, car ils ont inventé des outils durables, et activé une révolte contagieuse (en Algérie, en Amérique latine, le modèle faulknérien est un instrument de libération). Toute une pensée de la violence invisible se noue, qui a une capacité de décillement, c'est-à-dire de décentrement, considérable. Mais sans doute l'unité, l'opacité, voire la facilité de la métaphore de la Révolution globalisent-elles à l'excès les enjeux, car le temps de du Bellay, celui de Ramuz, celui de la décolonisation se décrivent ici dans les mêmes termes.

La métaphore de la révolution

On peut en effet, comme l'a fait Laurent Jenny dans un essai récent², considérer la métaphore révolutionnaire comme la signature d'un moment, singulier et non universalisable, de la représentation de la littérature occidentale et de ses pouvoirs : ce moment proprement moderne où les auteurs se sont trouvés en délicatesse avec leur propre instrument, qui est le langage, et parfois démunis devant le monde commun ; ce n'est que de Hugo à *Tel Quel* que l'innovation esthétique s'est totalement identifiée à l'idée politique de Révolution, incitant les écrivains à poursuivre un événement absolu, déchirant l'ordre du temps. La pensée structurelle du champ littéraire, en globalisant cette métaphore pourtant très historique, égalise des moments et des modalités trop différents d'accrochage de la littérature à la politique : que la violence propre à l'univers post-colonial n'apparaisse pas comme un bouleversement fondamental du jeu culturel, qu'une révolte symbolique contre la langue soit équivalente la libération d'un peuple, cela pose problème ; le livre de Laurent Jenny a précisément montré ce qu'il y a pu avoir d'exorbitant dans les usages de la révolution comme métaphore esthétique. Ces différenciations historiques exigeraient un débat en partie éludé, ici, par la généralisation du modèle de l'émancipation ; mais en partie seulement, car Pascale Casanova met l'accent sur l'essentiel (c'est-à-dire, dans ses termes, le permanent, le structurel) qui est le caractère tragique des situations de *double-bind*, celles de l'impuissance des « hommes traduits ». La vertu de son hypothèse est de les rendre comparables, et de donner un sens fort à ce sentiment d'exil dans la langue que produit toute grande œuvre. En cela, son essai doit être lu comme une proposition au présent : il donne des instruments pratiques, indique *les chemins de la liberté* et la seule voie possible pour la novation.

Naissance d'un champ

Ce livre a été pendant un temps isolé dans les études littéraires en France. Il ne l'est plus, et il s'est rapproché de nous : l'ouverture des études critiques à des espaces-temps qui ne soient pas ceux des littératures nationales s'est considérablement affermie et diversifiée. Cette extension rend aussi plus visible la singularité du point de vue défendu par Pascale Casanova, et nous oblige à considérer son livre non plus comme l'appel d'air qu'il pouvait représenter en 1999, mais comme une porte d'entrée parmi d'autres dans la question désormais partagée et débattue de la mondialité littéraire. Depuis une dizaine d'années se multiplient aux États-Unis (et plus récemment en Europe, mais avec moins de portée politique) les débats sur les formes plurielles de cette mondialisation : où situer nos lectures, comment organiser le paysage et régler la focale ? quelle est l'extension de notre bibliothèque réelle ? une littérature « globale », celle des aéroports, menace-t-elle la littérature « mondiale » qui a ses lieux et son histoire propre ? l'idée de « mondialité » (et,

² Laurent Jenny, *Je suis la révolution. Histoire d'une métaphore (1930-1975)*, Paris, Belin, coll. « L'Extrême contemporain », 2008.

partant, d'alter-mondialité) a-t-elle une force réelle de décloisonnement des pratiques ? à quels échanges, transferts, déplacements, exclusions, l'analyse littéraire doit-elle se montrer attentive ? Les notions, les valeurs et les problèmes de la globalisation se trouvent exportés dans le marché esthétique, et servent au renouveau d'une discipline aux contours flous, le Comparatisme ; dans les départements de littérature américains comme dans la *New Left Review* anglaise, la *Comp Lit* réapparaît en *World Lit*, épistémologiquement et idéologiquement transformée. Bref, la littérature qui n'était pas née mondiale l'est devenue. Très récemment relayé en France³, le débat présente désormais des positions bien clarifiées, organisées autour de quelques couples notionnels : mondialisation ou globalisation, localisation ou délocalisation, centres ou réseau, traduction ou multilinguisme, exil ou trans-nationalisme, empires ou minorités, petite ou grande échelle, littérature de masse ou littérature canonique, Ancien ou Nouveau monde, etc. Quelques noms propres en situent les pôles principaux : Edward Said (le seul ici présent), Franco Moretti, David Damrosch, Gayatri Spivak, Homi Bhabha, Christopher Prendergast, Emil Apter...

C'est dans cette mondialité critique qu'il faut situer à son tour le livre de Pascale Casanova. L'originalité de son propos réside en fait dans sa dureté, loin d'un cosmopolitisme béat, dureté qui est directement empruntée à la pensée de Bourdieu et à ses enjeux politiques : il s'agit pour Pascale Casanova de révéler, en particulier à l'intention des dominés, les voies pour l'innovation dans un univers dont la violence reste déniée, plutôt que de considérer avec euphorie l'ampleur des nouveaux espaces. La critique y devient « un sport de combat », comme la sociologie de Bourdieu et des *Règles de l'art* dont elle procède. Pourquoi dans ces pages le nom de Bourdieu est-il pourtant si rare, alors que la démonstration repose sur une activation et une extension de sa théorie de la production de valeur littéraire ? Pascale Casanova préfère se placer « sous la double invocation de Henry James et de Valéry Larbaud » (23) ; et les mots-clés de la sociologie du champ, lisibles en palimpseste à la surface de la démonstration, sont rapportés à des écrivains – le capital à Valéry, le déni à James, l'économie culturelle à Goethe, le crédit littéraire à Pound... Peut-être s'agit-il de se dégager d'un protocole méthodologique ou d'une exigence statistique qui n'auraient pas ici leur place ; peut-être est-ce pour souligner des enjeux véritablement inédits, ceux de *l'assimilation* ou de la *dissimilation* esthétiques ; peut-être enfin l'auteur cherche-t-elle à se faire entendre des « littéraires » en leur parlant la langue de leurs héros, en indiquant l'existence d'une communauté de vues et de langage entre les plus « lucides » des acteurs culturels et leurs analystes.

³ Voir Christophe Pradeau et Tiphaine Samoyault (dir.), *Où est la littérature mondiale ?*, Presses Universitaires de Vincennes, 2005 ; et la recension de plusieurs ouvrages par Didier Coste, « Le mondial de littérature », *Acta Fabula*, automne 2005, www.fabula.org/acta

Penser l'aura de la littérature

Il y a pourtant là, aussi, tout un usage de la littérature, dont l'aura s'impose « malgré tout » : la sociologie du champ s'emploie à révéler le déni de violence que recouvre l'*illusio* nécessaire des acteurs (nécessaire au jeu du symbolique, nécessaire pour le maintien d'une croyance en la littérature comme valeur), à dévoiler les mécanismes de production du prestige littéraire (de là, par exemple, la conclusion qui rejoint ici les paradoxes du positionnement académique de la sociologie, située en surplomb nécessaire et parfois violent des études littéraires, réputées engluées dans le désir d'une littérature pure) ; mais elle revêt, à certains moments de la démonstration, cette même aura ; Pascale Casanova trouve par exemple dans « Le motif dans le tapis » de Henry James, dans l'alternance du « microscope » et du « télescope » proustiens ou dans les fables de Beckett, des allégories de son propre projet, et des alliés pour le formuler ; elle cite à des moments clés de son discours (exergues, citations, conclusions suspensives) de longs extraits littéraires qui doivent parler d'eux-mêmes, et qui n'ont manifestement pas une simple fonction d'ornement ou de clin d'œil lettré, mais font tout à coup éclater la puissance propre de la littérature. Je crois en effet que la valeur littéraire – le rayonnement, le prestige – est aussi une *aura*, autrement dit une portée, une force positive de formulation et de sens qui invite à la relance, et que cette aura des œuvres littéraires n'est pas seulement une énergie dont on doit se défendre ; la sociologie du champ, dont l'essai de Pascale Casanova est une émanation et un élargissement puissant, pense avant tout la fabrique de la valeur littéraire, voire son truquage, et nous ouvre les yeux sur les mécanismes de sa circulation ; mais peut-être est-ce la *vérité* de l'aura littéraire qui est aussi à penser : vérité de son effet sur la vie, le langage et la pensée, vérité de sa portée qui pénètre, comme ici, jusqu'aux discours qui la dévoilent. Non pas dans le but de souligner, en esthètes, la fatalité un peu blanchotienne ou dandy d'un commentaire infini, mais pour articuler les entreprises historiques et structurelles à une pensée méditée des usages, une pensée de la façon réelle dont nous nous servons, dans nos discours, des œuvres littéraires, et dont nous nous appuyons sur leur force propre.

Si elle n'en est pas le catéchisme, la sociologie de la valeur littéraire reste donc au principe indépassable et sans doute discutable de ce livre : elle lui fournit sa vision (celle d'un univers de luttes et de placements), son lexique, ses outils, son style de perception et de jugement, quelque chose comme une herméneutique, voire une idée du monde. Le tourniquet à la fois puissant et inconfortable de l'avant-propos (qui vient enrichir cette nouvelle édition), où l'auteur de cet ouvrage de nombreuses fois traduit se montre à son tour prise dans le jeu des rapports de force qu'elle avait observés, manifeste sincèrement cela. *La République mondiale des lettres*, en lutte avec son propre espace intellectuel, est à tous ces titres (comme *L'Orientalisme* de

Saïd qu'il rappelle parfois) un livre essentiel : solitaire, libérateur, formidable, contestable.

PLAN

AUTEUR

Marielle Macé

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : mace@fabula.org